

NOTRE VER RONGEUR

Je suis très honoré de l'invitation de l'*Action française* à collaborer par une chronique franco-américaine trimestrielle, à son œuvre de doctrine et d'action, de protection et de défense de l'âme française. La raison d'être de cette chronique est toute trouvée dans le désir de la revue de devenir plus que jamais le soldat de l'idée française pour tous les groupes français d'Amérique.¹ Et comme ici, aux États-Unis, principalement dans la Nouvelle-Angleterre, les fils de France et du Canada constituent un groupe important de l'élément français en Amérique, nous ne pouvions être étrangers aux sollicitudes des directeurs de la *Ligue des Droits du français*.

Le plus grand service à rendre, à l'heure actuelle, à notre groupe franco-américain nous paraît être de combattre l'anglomanie, résultante de l'ambiance anglicisante et américanisante dans laquelle nous vivons. Elle est véritablement le ver rongeur de nos traditions, de notre langue, de notre foi, de toute notre âme; et elle est en voie de nous faire mourir si nous n'y prenons garde et ne la combattons pas sans merci. Le grand remède, selon nous, serait de faire intensément et hardiment de l'action française bien comprise, en l'adaptant à notre milieu.

L'anglomanie, c'est tout simplement la manie de parler anglais à tout propos et sans raison en conversation, dans

¹ A nos lecteurs, l'*Action française*, octobre 1920.

la famille, dans les réunions et les relations sociales; c'est n'avoir d'admiration et d'engouement que pour ce qui est américain, et américain de mauvais goût; au fond, consciemment ou non, c'est s'avouer d'une race inférieure, en rougir, regretter et essayer de dissimuler son origine française.

Il n'y a rien là de très noble. Et pourtant c'est bien cela que nous faisons en nous assujétissant au « puéril orgueil de parler anglais », par affectation de supériorité, par snobisme, par coquetterie, pour être bien vu, pour paraître obligeant et instruit.

Chers anglomanes, quand je vous entends, je pense à certaines paroles de Louis Veillot : « pour parler français, il faut avoir dans l'âme un fond de noblesse et de sincérité »; et je crains fort que l'une et l'autre de ces qualités ne vous fassent défaut. Tout cela me paraît une manifestation alarmante d'anémie de vie française et de fierté de race.

Faisons le diagnostic du mal et voyons-en l'étendue.

L'anglomanie est déjà le symptôme d'un cerveau anglifié, — américanisé si l'on veut, — en bonne voie d'être protestantisé dans ses vues et ses principes d'action. Qu'est-ce à dire ? A l'anglomane les plus belles et les plus touchantes traditions de la race ne disent plus rien. Aussi, ne cherchez pas à son foyer, la présence du crucifix, ou de l'image de la sainte Vierge. N'espérez pas entendre chez lui les chansons de la Bretagne et de la Normandie ou même les bonnes chansons françaises du jour. Ne vous attendez pas non plus dans sa maison à une veillée du Jour de l'An . . .

Toutes ces choses lui semblent vieillottes, surannées, dangereuses même, parce que de nature à le trahir, lui qui se pique de paraître américain tout court. A cette ambition sont encore sacrifiées d'autres traditions devenues pour lui objets de fausse honte : le signe de la croix sur le pain avant

de l'entamer, les prières avant les repas, la bénédiction du Premier de l'an, les souhaits de bonne année et l'échange d'étrennes ce jour-là plutôt qu'à Noël. En revanche, dans l'ameublement de sa maison et dans ses habits, absence de simplicité, de bon goût et de modestie !

Peut-être a-t-il déjà perdu, avec les traditions de la vie domestique, celles de la vie sociale : traditions d'honneur, de probité, de travail, qui ont valu à ses pères de si beaux témoignages de confiance, et d'estime de leurs compatriotes américains de langue anglaise.

Mgr Latulipe a bien dit : « La vie nationale périt quand on néglige les traditions familiales et les coutumes ancestrales qui lui donnent sa physionomie ». ¹

Voilà pour l'anglomanie dans ses relations avec les traditions. Quelle est maintenant son influence sur la langue ?

La langue, l'anglomane ne l'aime pas, parce qu'il ne la connaît pas, la parle mal et surtout parce qu'il la considère comme l'idiome d'un peuple inférieur.

Français de France et nos pères du Canada, peuple inférieur ! Que faites-vous de l'histoire ? — L'anglomane ne la connaît pas. Et c'est peut-être là la cause profonde de sa maladie. Une meilleure connaissance de l'histoire et de la littérature de sa race lui donnerait plus de fierté nationale, plus d'amour et de respect pour sa langue et plus de courage pour la bien parler.

Un peuple, c'est une langue, a dit Joseph de Maistre. La nôtre est belle parce que le peuple qui la parle est superbe : superbe en valeur intellectuelle, en beauté morale

¹ Nos traditions : S. G. Mgr Latulipe, *l'Action française*, novembre 1920.

et artistique, en générosité et grandeur d'âme, superbe par les gestes qu'il a faits pour Dieu à travers l'histoire.

Compatriote francophobe, apprends mieux ton histoire, tu parleras plus fièrement ta langue...

Et la foi catholique ? Ah ! c'est la grande victime de l'anglomanie. Où trouver des apostats, des indifférents, fruits peut-être de mariages mixtes ? Ce n'est pas chez les Franco-Américains qui ont l'orgueil de leur race et de leur langue ; mais chez ceux qui subissent l'influence des écoles neutres et unilingues, des sociétés neutres de langue anglaise, de la presse anglaise et protestante. Avec l'abandon des traditions et de la langue, avec la perte de la foi, c'est bien notre âme française et catholique qui dépérit et meurt.

Avons-nous eu tort de dire au début que l'anglomanie est en train de nous faire mourir ?

Mais est-elle vraiment aussi répandue que nous le disons ? Exceptons certains centres franco-américains où notre population est forte et dense, — parmi lesquels cependant l'anglomanie existe et se répand — voici la situation dans la moyenne de nos paroisses. L'anglomanie a envahi le foyer, château-fort de la résistance française ; les relations sociales, même les sociétés fraternelles de nom français et à mission française ; toutes les classes de notre société franco-américaine : médecins, avocats, industriels, commerçants, gens du peuple, même les clercs, oui, les clercs, par vocation sentinelles de l'âme française dans tous les groupes français.

Vous êtes sceptique ? Visitez le Connecticut, l'État du New-York, le Vermont, certains endroits du Massachusetts. Que voyez-vous ? Des gens qui parlent presque toujours anglais entre eux ; qui sont imbus des idées courantes puisées dans les magazines et dans la littérature en vogue ; nullement intéressés aux problèmes qui regardent le bien

de la race; absorbés par une foule de minuties qui remplissent leur cerveau sans idéal et leur cœur sans aspirations.

Oh ! je veux bien, le mal s'explique — sans se justifier toutefois — en bien des circonstances. Pour les gens du peuple il y a l'instruction primaire unilingue (ou peut-être, par fausse politique, bien inégalement bilingue au détriment du français); il y a les théâtres, les journaux, l'ambiance.

Pour nos hommes de profession, il y a l'enseignement secondaire et supérieur unilingue, les sociétés de langue anglaise catholiques ou neutres, la vie sociale.

Mais faut-il subir l'anglicisation et l'américanisation sans réagir, par peur de l'effort, faute de courage et d'audace, par snobisme et manque de fierté nationale? . . .

Non certes. Ce serait trahir lâchement tout notre passé, mourir sans honneur et nous vouer au mépris.

Debout ! donc, défenseurs de l'âme française, surtout vous prêtres, et professionnels.

Notre existence comme entité nationale est en jeu. L'anglomanie, nous le répétons, c'est la mort de l'âme française et catholique, c'est l'anglicisation et la protestantisation de nos cerveaux et de nos cœurs français et catholiques, c'est la reddition sans honneur à brève ou longue échéance, selon les milieux, de nos œuvres de vie et de défense : églises, écoles, sociétés fraternelles, presse de langue française. Pour tout dire c'est l'assimilation complète, la déchéance nationale honteuse et criminelle.

Nous n'exagérons rien. Voyez vous-même. Considérez les différences entre la génération de nos pères, il y a 50, 40, 30, 25 ans, et celle d'aujourd'hui, produit du milieu. Comparez les deux mentalités: les manières de penser, de parler, d'agir des uns et des autres; leurs goûts, leurs aspirations, leurs lectures, leurs modes. Dressez

ensuite la liste de nos pertes. Navrantes en certains lieux, elles sont bien inquiétantes dans tous les autres. Et vous constaterez à la suite de votre enquête qu'il y a de quoi pleurer sur le passé, de quoi regretter le présent et craindre pour l'avenir. Mais la cause de ces différences et de ces défections? — L'anglomanie. —

Une réaction énergique, décidée, courageuse, toujours en éveil s'impose si nous voulons survivre; réaction par de l'action française proportionnée à nos besoins.

Celle-ci consiste tout d'abord à prêcher l'amour, le respect, l'orgueil de la langue; assez d'amour pour vouloir la bien apprendre, assez de respect et de fierté pour la bien parler et s'en servir courageusement en temps et lieu; cette action française consiste encore à remettre en honneur les traditions françaises et catholiques, à introduire la chanson française dans les familles, à promouvoir l'éducation patriotique de l'enfant à l'école paroissiale, en vue des dangers de l'ambiance qu'il rencontrera au dehors; à encourager la création d'instituts bilingues pour les études secondaires et supérieures, classiques et commerciales; à éveiller enfin, à stimuler, à entretenir la fierté nationale par l'enseignement intelligent de l'histoire. Et toutes nos armes de protection et de défense devront servir à cette œuvre d'action française et sainement patriotique : je veux parler de nos sociétés nationales, de notre presse, de nos maisons d'éducation déjà existantes.

Mais au clergé revient le rôle principal en cette œuvre de salut national.

Par le passé, il a bien rempli sa tâche et a bien mérité de la génération présente. Aux prêtres d'aujourd'hui de bien continuer l'œuvre de leurs devanciers, de faire preuve du même dévouement aux œuvres de vie nationale, de la même clairvoyance dans la direction de leurs compatriotes,

du même courage dans la poursuite des luttes pour la survivance.

Mais gare à l'anglomanie ! Grâce à Dieu, nos curés venus du Canada ne la connaissaient pas. Et quoi qu'on en dise, ce fut là le secret de leur force et notre salut. Puissent les plus jeunes méditer ces paroles de M. Henri Bourassa : «La langue française entretient chez ceux qui la parlent et l'écrivent les idées catholiques, les mœurs catholiques, les traditions catholiques, l'ambiance catholique»¹ et chez nous, pourrait-on ajouter, la vitalité nationale et notre physionomie propre de groupe ethnique distinct.

Au dire même de nos compatriotes américains de langue anglaise, c'est là le meilleur service que nous puissions rendre à notre nouvelle patrie; parce que c'est là faire de la bonne et intelligente américanisation, la seule qui puisse nous rendre utiles et profitables au pays dont nous sommes.

Si peu nombreux que nous soyons dans le grand tout américain, nous avons le droit d'être et de rester ce que Dieu nous a faits, Franco-Américains, pour sa gloire, le salut de nos âmes, le bien de l'Église, de notre race, et même, de notre grande république !

Charles DOLLARD.

¹ *La langue, gardienne de la foi*, p. 33, Henri Bourassa.

Nous sommes encore contraints de remettre au prochain numéro, outre plusieurs articles déjà annoncés, *Barbe Boullongne* de Mlle Marie-Claire Daveluy, *Sauvons nos roches qui parlent* de M. Gustave Baudoin, *Le recensement* de Joseph Bruchard.